

Le *Stabat mater* d'Antonín Dvořák (1841-1904) est doublement placé sous le signe de la mort, d'abord par son thème de la Vierge debout devant la Croix de Jésus et ensuite, par le fait qu'entre 1875 et la création de l'œuvre en 1880, le compositeur perd trois de ses enfants en bas âge.

Le point de départ de la rédaction de la partition entre février et mai 1876 fut-il seulement la mort de la petite Josefa deux jours après sa naissance en août 1875 ? On ne saurait le dire avec certitude, d'autant plus que Dvořák soutiendra par la suite que la plus grande tragédie de sa vie aura été la disparition, coup sur coup, de sa fillette Ruzena suite à un empoisonnement accidentel et, un mois plus tard, celle du petit Otakar, emporté par la petite vérole. Cependant, ce double deuil frappe Dvořák en 1877, donc plus d'une année après l'achèvement de sa partition.

Dans la genèse du *Stabat mater*, on ne peut pas faire abstraction du poste qu'occupait Dvořák comme titulaire des grandes orgues de l'église pragoise de Saint-Adalbert, réputée, à juste titre, pour la qualité de sa musique, et où il a dû entendre les versions du *Stabat mater*, texte médiéval d'origine incertaine, mises en musique par ses contemporains (et rivaux).

Que quatre ans se soient écoulés entre la composition et la création de l'œuvre de Dvořák s'explique aisément. En effet, à peine terminée en 1876, la mouture d'origine du *Stabat mater* part à Vienne avec d'autres pages, dans le but de valoir à son auteur une bourse impériale, réservée aux « jeunes musiciens méritants et pauvres ». En

l'occurrence, le jury lui accordera une bourse chaque année entre 1874 et 1878, mais le *Stabat mater* ne retient pas l'intérêt du jury. Ce sera grâce à l'envoi de l'année suivante, qui comprend la *Sérénade pour cordes*, que Johannes Brahms, membre du jury, découvrira avec stupeur la musique de Dvořák. Sous l'impulsion de Brahms, Fritz Simrock éditeur de celui-ci à Berlin fait paraître les *Danses slaves* en 1878, déclenchant un véritable engouement pour la musique du jeune Tchèque. Toujours est-il que Simrock n'acceptera de publier le *Stabat mater* qu'après le succès de sa première audition en décembre 1880.

L'œuvre s'articule en dix parties, alternant soli, ensembles et pages chorales. Si Dvořák ne ressent aucune sympathie a priori pour le répertoire prisé à Saint-Adalbert – trop simple à son goût –, il ne pourra s'empêcher, dans une certaine mesure, d'en imiter le style ici, ce qu'un Janáček lui reprochera sévèrement. Pourtant, la simplicité chez Dvořák réside plus dans les motifs mélodiques, empreints de la musique traditionnelle tchèque ou du chant grégorien, que dans leur langage rythmique et harmonique, extrêmement raffiné. C'est justement le contraste entre un matériau musical assez dépouillé et la richesse de son traitement qui fait tout l'intérêt et toute l'émotion de ce *Stabat mater*, comme si la pudeur de son auteur, très croyant au demeurant, devant la souffrance et la mort lui interdisait le moindre excès.

*Richard Cole*